

Relations industrielles Industrial Relations



Condition féminine en milieu ouvrier, par Alain Vinet, Francine Dufresne et Lucie Vézina, Québec, Institut Québécois de recherche sur la culture, 1982, 221 pages, ISBN 2-89224-018-2.

Marie Françoise Marchis-Mouren

Volume 38, Number 3, 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/029388ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/029388ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des relations industrielles de l'Université Laval

ISSN

0034-379X (print)

1703-8138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marchis-Mouren, M. F. (1983). Review of [*Condition féminine en milieu ouvrier*, par Alain Vinet, Francine Dufresne et Lucie Vézina, Québec, Institut Québécois de recherche sur la culture, 1982, 221 pages, ISBN 2-89224-018-2.] *Relations industrielles / Industrial Relations*, 38(3), 679–680.
<https://doi.org/10.7202/029388ar>

Tous droits réservés © Département des relations industrielles de l'Université Laval, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Condition féminine en milieu ouvrier, par Alain Vinet, Francine Dufresne et Lucie Vézina, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, 221 pages, ISBN 2-89224-018-2

Quel impact ont eu les valeurs de l'idéologie féministe sur le comportement des femmes en milieu ouvrier? Leur participation au marché du travail a-t-elle provoqué des changements dans leurs rôles sociaux et familiaux? Telles sont les principales questions auxquelles les auteurs de l'ouvrage ont tenté de répondre à travers l'étude des comportements quotidiens des ouvrières au travail, en famille, dans leur environnement social et dans le cadre de leurs loisirs.

La cueillette des données a été effectuée au printemps 1981 dans la région de Québec, par entrevues structurées, auprès de cent trente-deux ouvrières provenant de cinq entreprises de secteurs industriels variés: textile, bonneterie, tabac, produits électriques, munitions. Dans le cas de quatre des cinq entreprises, il fut possible de constituer un échantillon aléatoire de trente employées mariées ou de statut équivalent. La cinquième refusa de se soumettre à ce procédé et remit aux chercheurs une liste de douze volontaires.

L'objectif de l'étude était de mesurer les effets du changement culturel chez un groupe d'ouvrières en comparant leurs comportements aux stéréotypes sexuels traditionnellement associés à la femme au travail (le changement culturel étant, dans le cas présent, représenté par le mouvement de libération de la femme). Les auteurs avaient, au départ, émis l'hypothèse que les répondantes allaient se montrer peu influencées par les nouvelles valeurs féministes et faire preuve de comportements très stéréotypés. Le portrait qui se dégage des résultats est tout autre.

Les femmes interrogées sont en majorité relativement jeunes, peu scolarisées et ont commencé à occuper un emploi dès la fin de leur 7e ou 8e année. Elles ont trois enfants et moins. Elles travaillent en moyenne quarante à quarante-quatre heures par semaine pour un salaire situé entre \$275 et \$325. Elles habi-

tent généralement dans un développement résidentiel dans une maison neuve ou de construction récente. D'après Alain Vinet, Francine Dufresne et Lucie Vézina, leur lieu de résidence, leur type d'habitation et leur style de vie se rapprochent de ceux des femmes des classes moyennes. La plupart d'entre elles n'ont jamais cessé de travailler et n'ont pas l'intention de le faire. Ce qui les incite à occuper un emploi, est lié essentiellement à ce que les chercheurs appellent un revenu supplémentaire dont elles font bénéficier leur famille et à la satisfaction personnelle qu'elles tirent de leur occupation. Cette satisfaction semblent surtout provenir des contacts qu'elles établissent avec leurs collègues de travail. La maladie est le motif d'absentéisme le plus souvent invoqué, les obligations familiales ne venant qu'en deuxième lieu. L'on remarque que celles âgées de trente-quatre ans et moins avec des enfants à charge s'absentent moins souvent que celles âgées de 35 à 44 ans. Elles déclarent que les conjoints participent à l'exécution des tâches et que les décisions, qu'il s'agisse des enfants, du budget ou des achats, sont prises en commun. Alain Vinet, Francine Dufresne et Lucie Vézina attribuent ce partage au fait que les conjoints occupent des emplois semblables à ceux des répondantes et sont davantage en mesure de les comprendre.

Les ouvrières paraissent, en outre, satisfaites de leurs loisirs. Elles sortent fréquemment seules ou avec des amies et le fait de travailler tout en s'occupant d'une famille ne semble pas les empêcher d'exercer des activités de ce type. L'étude se termine par la conclusion qu'«à la maison comme au travail, les ouvrières interrogées ont su développer des pratiques sociales autonomes qui infirment d'une manière assez radicale l'hypothèse d'une forte stéréotypie des rôles masculins et féminins en milieu ouvrier».

Cet ouvrage a le mérite de mieux nous faire connaître un groupe de femmes qui ont, jusqu'à présent rarement fait l'objet d'une recherche au Québec. Par ailleurs, la démarche des auteurs, choisissant d'allier une problématique de changement culturel à une problé-

matique de condition féminine, était fort prometteuse. Certains résultats de l'étude stimulent la réflexion et la bibliographie annotée à la fin du livre s'avère un outil précieux pour le lecteur.

Néanmoins, **Condition féminine en milieu ouvrier** comporte certaines limites. La recherche visait à mesurer l'influence des valeurs «féministes» sur les conditions de vie des ouvrières. C'est dans cette optique que les auteurs ont cherché à comparer «le vécu» de celles-ci avec les stéréotypes sexuels liés aux différents rôles de la femme. La constatation d'une correspondance étroite entre les deux devait signifier, pour les chercheurs, un manque de perméabilité de la part des répondantes à l'idéologie féministe. Dans le cas contraire, ils pouvaient conclure à un «changement culturel». Ce genre d'approche n'est pas sans poser certains problèmes. En effet, les stéréotypes, qui sont une caricature de la réalité, évoluent dans le temps d'une manière qui leur est propre. Leur fluidité même rend donc leur utilisation en tant qu'instrument de mesure problématique. Une comparaison entre deux générations d'ouvrières aurait peut-être été une approche à envisager, compte tenu des objectifs de l'étude. Par ailleurs, une définition de concepts «culture» et «identité féminine» appuyée par une revue de littérature aurait aussi permis d'éviter certains écueils. Les auteurs ont clairement refusé de se situer dans un cadre théorique afin de ne pas se laisser «emprisonner par l'un ou l'autre de ces courants de pensée et de perdre ainsi beaucoup de sensibilité à l'égard du vécu des femmes québécoises». Quoiqu'il en soit, les ouvrières, en tant que femmes au travail, s'inscrivent dans une problématique générale dont il est important de tenir compte dans la formulation des hypothèses.

La section sur les stéréotypes sexuels laisse le lecteur également un peu sur sa faim. Malgré l'explication que les auteurs en donnent, on a le sentiment que les stéréotypes, loin d'être partie intégrante du processus culturel des hommes et des femmes, sont des forces totalement extérieures à l'individu qui en quelque sorte le transcendent. «Ils exercent

une influence auprès des personnes auxquelles ils (les stéréotypes) s'adressent ... ils (les stéréotypes) imposent des modèles de comportement aux groupes qui en sont l'objet ... ils contribuent à guider les femmes dans leur choix de carrières ...». Il est, en outre, pour le moins déroutant de constater que des sociologues qui s'intéressent de près à ce sujet véhiculent des stéréotypes dans certaines questions d'entrevue. Citons, à titre d'exemple: «Qui chez vous effectue habituellement les travaux ménagers», suivi de «Croyez-vous qu'il pourrait en faire plus?». Le thème de la conciliation entre vie professionnelle et vie familiale, thème central à la problématique de la femme au travail, aurait également pu être davantage approfondi. Les résultats de **Condition féminine en milieu ouvrier** indiquent que les conjoints fournissent ce que les auteurs appellent «une aide appréciable» aux ouvrières et il aurait été intéressant de montrer en quoi cette attitude reflète un progrès par rapport à d'autres recherches canadiennes, telles que celles d'Armstrong et Armstrong (1978), Clark et al. (1976) et Meissner (1975). L'estimation de cette «aide» en pourcentage aurait, par ailleurs, permis de l'évaluer de façon plus précise même si les auteurs partent du présupposé «que les femmes assument la plus lourde part dans le partage des tâches domestiques».

Enfin, sur le plan de la méthodologie, il aurait été souhaitable que les auteurs précisent les motifs qui ont présidé au choix des cinq entreprises et à la décision de conserver celle qui avait refusé de se soumettre à leur grille d'analyse.

Cet ouvrage ouvre, néanmoins, la voie à des avenues de recherche et à des hypothèses intéressantes en matière de condition féminine en milieu ouvrier. Il suggère, en outre, que la croyance selon laquelle la stéréotypie des rôles sexuels serait plus marquée dans les classes sociales moins favorisées, est en elle-même un stéréotype.

Marie Françoise MARCHIS-MOUREN

École des Hautes études commerciales